



L'île des anamorphoses

version de Dominique Cabrol

L'œil était dans le cylindre. Les couleurs, les formes géométriques bougeaient sans cesse, aspirées par la spirale du temps qui n'était pas une ligne droite mais une succession de sursauts, de rebonds, de chutes dans le vide sidéral. Esteban Isola ne se souvenait que de cela. Il n'avait pas la trace du drame qui s'était déroulé ce jour-là mais gardait les visions de ce monde fantastique jailli du cylindre. L'image était nette, précise, enchâssée dans la perspective du tube magique. Confiné dans l'étroitesse de l'espace clos, il en découvrait l'immensité.

Esteban était assis à la table d'un bistrot du quartier de la Boca à Buenos Aires, sur un siège de molesquine bordeaux et moelleux. De l'endroit où il se trouvait il apercevait, au débouché de la ruelle étroite, comme au fond de son kaléidoscope, la plage toute proche et, jetée sur l'eau comme un galet servant à faire des ricochets, une île minuscule qui apparaissait et disparaissait au gré des marées. Bien qu'ayant un caractère aléatoire, cette île avait été baptisée par les pêcheurs, « île des Anamorphoses ».

Il me raconta cette histoire bien plus tard, lorsque je fis sa connaissance lors d'un salon du livre à Buenos Aires.

Tout avait commencé à cet endroit, dans un établissement de la rue Manuel Vargas, une rue étroite bordée de maisons aux couleurs vives et aux toits vernissés irisés de soleil. La rumeur était atténuée dans cette partie de la ville et, à certains moments de la journée, on percevait même le rythme régulier des vagues qui venaient s'étirer sur le rivage proche. Le comptoir du bistrot allongeait sa forme lisse et métallique sur toute la longueur de la pièce et était surmonté de becs cuivrés d'où jaillissaient les mousses fraîches qui couvraient les verres d'une buée dont la seule vision donnait déjà la sensation d'un rafraîchissement. Les tables et les sièges de bois d'acajou se reflétaient dans les immenses miroirs qui tapissaient le fond de la salle, lui donnant des dimensions immenses. Avec ses parents, Esteban se trouvait à l'intérieur car la chaleur de l'été austral était intense. Le ventilateur au-dessus de leurs têtes brassait lentement l'air humide et chaud. Les surfaces réfléchissantes étaient peintes de splendides arabesques végétales et de silhouettes de femmes fines et élégantes des années 30, femmes-sirènes ou papillons.



Esteban se souvenait exactement de la place qu'il occupait le jour du drame qui allait donner une dimension tragique à sa vie. Dos à la porte et à la mer, face au miroir, laissant à sa droite le long comptoir dont la hauteur lui paraissait démesurée comparée à sa propre taille et à son âge, Esteban jouait seul. Il avait huit ans. Occupé à déplacer les frontières du monde dans lequel il plongeait son regard, l'enfant n'avait qu'une vue partielle et fractionnée de ceux qui l'entouraient. Sa mère était face à lui, le visage éclairé par la lumière vive de l'extérieur, le regard vif et noir. Evita était une magnifique femme. Son père était une silhouette à sa gauche et il n'en distinguait que la ligne droite du nez et le renflement charnu des lèvres. Esteban ne prêtait pas attention à la conversation de ses parents. Il ne savait pas pourquoi, alors que les sorties en famille étaient rares, pourquoi ce jour-là ils étaient tous trois assis dans ce bar. Ses parents buvaient un café glacé et lui-même avalait à grandes gorgées un sirop d'orgeat. L'eau fraîche et sucrée parfumée à l'amande ressemblait à une rivière laiteuse coulant dans sa gorge. Après s'être désaltéré, Esteban demanda à son père l'autorisation de sortir et d'aller sur la plage.

Voici ce qu'il me dit mais il est possible que je commette des erreurs dans le récit que je vais vous faire car cette histoire est vraiment insolite et je ne suis pas un ethnologue ni un psychologue, ni un géographe.

Mes jambes de petit garçon fourmillaient de l'envie de courir pieds nus dans le sable du rivage, allant jusqu'à mouiller mes mollets. Pourtant je sais maintenant que jamais je n'aurais dû laisser mes parents. Car si j'avais été présent rien de ce qui allait suivre ne serait arrivé me dit-il, le visage trahissant une culpabilité que les années n'avaient ni effacée ni atténuée.

Il resta peut-être un quart d'heure loin de ses parents mais dans son souvenir ce moment avait été bien plus long, comme si une autre échelle du temps s'était alors mise en place dans son histoire de vie. Après avoir marché sur le rivage en se laissant chatouiller les pieds par les vagues, Esteban s'était rendu jusqu'au débarcadère. Là, il s'était assis, fasciné par le reflet que laissaient les bateaux sur l'eau à peine mobile du port. La surface brillante de l'eau se colorait des traces souples des embarcations. Les formes géométriques des bateaux prenaient des courbures fluctuantes insaisissables, jamais identiques. Sous le tirant d'eau des bateaux venaient se lover des serpents colorés. Les bandes rectilignes qui soulignaient le bastingage ondulaient, se plissaient, se tordaient, s'étiraient, se contractaient sans cesse. Le nom des embarcations



s'inscrivait dans une langue inconnue et mystérieuse sur l'onde. Le monde de l'air était rigide et rugueux, le monde aquatique était mobile et doux. L'enfant sentait cette fragilité mais la solidité des matériaux maritimes le rassurait. Dans le miroitement aquatique et les sinuosités des reflets, Esteban porta son regard jusqu'à l'île des Anamorphoses. Le lambeau de terre qui affleurerait disparaissait progressivement sous les flocons blancs de mousse qui s'y accrochaient. Esteban réalisa qu'il était temps de rejoindre ses parents. Il ressentit comme un vague malaise imaginant que ses parents l'avaient peut-être oublié, qu'il était, lui aussi, en voie de disparition. Il revint en courant à la Confiteria Idéal.

Revoyant ses parents tels qu'il les avait laissés, il oublia sa crainte et reprit sa place face à sa mère. Il vit que deux autres verres de café étaient posés, vides, sur la table. Observant sa mère silencieuse, il en remarqua le visage.

Voici la description qu'il m'en fit.

Je vis une autre femme. Celle qui me faisait face n'était pas ma mère. Elle avait les joues creusées par une trace brillante. Le contour de ses yeux était rouge, ses lèvres plus fines que d'habitude et, de temps en temps, elle les mordait. Je crois aussi que ses mains frémissaient et, pour les immobiliser, elle croisait ses doigts. Je pouvais sentir ses ongles entrer dans sa peau blanchie par la contraction. Le silence reliait ma mère à mon père, seulement le silence. Autour de nous il n'y avait rien que ce silence qui se décuplait dans le miroir. Je ne pouvais rien dire car je ne savais pas ce qui se passait. Puis mon père prononça une phrase que je ne compris pas et qu'aujourd'hui encore je n'arrive pas à comprendre et il se leva. Je le vis s'éloigner, sans le regarder, mais en distinguant le dos de sa veste légère blanche rapetisser dans le miroir puis s'évanouir. Ma mère se leva à son tour et, prenant ma main, me dit simplement : « Revenons ».

De cet instant, je ne revis plus mon père. Et toute ma vie, je l'ai cherché. Je vais vous raconter mon odyssée. Mon père avait dit « Je vais à l'île. » Je n'ai toujours eu que cet indice pour retrouver la trace de mon père. Je le vis partout mais je ne le trouvais nulle part.

Tout d'abord, de nombreuses années après, après des études et des examens, ayant trouvé embauche à bord d'un bateau, mon havre fut Terra Grande, de surface menue. De mon père je crus toucher sa veste crème et entendre un son grave sortant de sa gorge. Cette forme mouvante se tordant comme un coton rugueux grège accroché



aux grands mâts ne fut qu'un rêve, un fantasma créant un retour de mon père. Cœur massacré comme du chanvre, mer et ses vagues m'amènèrent vers Cuba.

Touffeur d'été chaud, trop chaud, mes vêtements trempés de sueur, marchant à travers des rues désertes bordées de pauvreté, mes pas me mènent, de rues en cours, de meublés crasseux en cabanes ternes où courent des cafards. De monstrueuses espérances se métamorphosent en pièges où chaque jour, des bas-fonds aux hautes montagnes écorchées, un faux-jour avare et craquelé me ramène à une photo d'un front évanescent. Sa nuque ressemble à un amour perdu. Aucun mot de passe à prononcer pour s'ancrer. Je reste à ce poste pour un temps sans borne, sans ardeur, genou à terre, pénétré d'une espérance abrégée, bouche béante sur des mots de cendre, muet. Ce gouffre du manque me jette dans une écume ocre comme dans un creuset de mensonges.

Je ne peux prononcer ces mots tabous. Je ne peux graver ces rares signes sur un papyrus de sagesse. Partout mon âme prononce « Père où êtes-vous ? Revenez ! Ne m'abandonnez pas ». Partout opaque score me couvrant de terreur. Occupant mon temps à ma recherche, je dus trouver ouvrage. Pêche fut ma compagne de chaque jour et m'apporta à manger. Personne ne s'attacha à mon être et de même je ne pus m'attacher à aucune amante, aucun camarade de combat ou compagnon d'heures sombres. Ne compta que ma quête d'un père absent. Cependant des mots peu à peu sont venus m'approcher, se crever dans ces pages de carnets de route. Trace des voyages se creusant dans une fureur du temps. Couvert des pages, déversé encre sans trêve, marges gorgées de ces sucs de peur. Ce manque s'ajoute aux carences du début et chaque jour augmente jusqu'à se confondre avec cette obscure ombre de mort.

Peut-être au Cap Vert ? Traversée hasardeuse sur un radeau en vrac, échoué, hagard, presque une bête. Une autre côte à regarder. Un autre combat. Recherche du spectre du père et panser ma souffrance, toujours. Des mots adhérant au corps davantage qu'à ma pensée, en ordre serré, compactés à ma paume, sortant de ma tête surchauffée par cette terreur d'épouvante de me trouver sans père.

Des années passent, toujours sur même thème, sur d'autres terres entourées d'eau. Pâques et ses statues géantes sur des pentes dénudées où des arbres ont été massacrés. Terre déserte couverte de fantômes où mon père n'eut pu se trouver.

Voyage vers Grande Bretagne. Je me promène vers ce pont connu aux deux tours, demeures rares de duchesses et bus à deux étages. En Europe je me trouve dans un monde étrange. Je pense à ma mère. Je cherche encore mon père. Toujours sans



admettre son départ, toujours sans comprendre ce manque rongant mes sueurs nocturnes. Je reste aux aguets d'un contour vaporeux.

À Naxos, au cœur du passé, j'échappe à un tortueux subterfuge grâce à une femme que Thésée abandonna.

Tour du monde est effectué, jusqu'au Japon. Astre rond et rouge ardent et désastres de terre. Trouver peut-être dans ces décombres d'atomes fracturés, ce père étranger ? Des gouttes ne sèchent pas sur mes joues.

Partout ces terres cernées de ronces d'eau me rongent, rayent ma peau en y tatouant toujours davantage de morsures.

Cette eau entourant des terres émergées, enlaçant mes membres, traverse ma tête. Je me transforme en arbre, je me fane, une sève de mes viscères sèche dans ma démence sage. J'absorbe mon échec permanent, de travers.

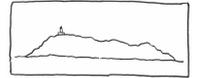
Cette décadence se concentre dans mes jambes, mon cerveau et mon âme. Mes efforts soutenus ne débouchent sur aucune porte, ne s'ouvrent pas sur un bonheur, même ténu.

Comment se dérober à cette horreur ? Je me sens amputé et à cet extrême concentré de ma personne s'ajoute une carence de gestes et de mots. Me projetant sur un support, je ne dépose qu'un contour creux, un spectre. Comment retourner dans un monde de battements de cœur et de tendresse ? En transcendant mon verbe, en jouant à répéter des poèmes, à m'adonner au roman ? En abandonnant ma quête, renonçant à demander davantage ?

Je sens que j'approche de ma déchéance, au carrefour entre Eros et Thanatos.

Je retourne vers chez nous, morose, exsangue. Ma mère y est à m'attendre, mourante. Mon père est toujours absent. Désert. Cœur serré. Ma mère désolée. Ma mère avoue sa faute. Départ du père a provoqué. Faute au tango et d'un autre amour entre eux.

À cet instant, Esteban Isola fit une pause. Il y eut un gigantesque silence mais soudain, je vis que le calme s'inscrivait sur son regard, que ses mains cessaient de trembler. Je voyais à mon tour l'île des Anamorphoses se faire ronger par les vagues, jeter des éclats de brillance qui disparaissaient aussitôt. Cette île incarnait tout son parcours toute sa désespérance tantôt engloutie tantôt visible mais, pour être sincère, je crois qu'Esteban Isola n'en était pas conscient. La voute céleste mauve était constellée de flocons de nacre.



Je crois que je peux cesser de chercher ce père à présent, reprit Esteban Isola. Il existe, il ne m'a pas trahi. Je peux continuer sans lui. Pourtant, dans le ton de la voix d'Esteban Isola, il me sembla déceler un désespoir qui était indélébilement gravé. Il poursuivit, je peux renouer avec « Il », cette troisième personne qui s'était évanouie de mon écriture pendant toute mon odyssee. J'ai su hier qu'il existe une ville en France appelée Lille. Peut être est-il là bas ? Il avait dit quelque chose comme « Je vais à Lille » ou « Je vais à l'île. »